

Régine Detambel

LA SEMEUSE

Première édition : Julliard, 1990.

© Régine Detambel

*Qu'il n'y a pas une relation nécessaire
entre la possibilité et le pouvoir.*

Pascal

PREAMBULE

Je l'ai rencontrée à Deauville. Des années après avoir mis tout espoir en mon intention d'oublier, je reçus sa dernière lettre. Je ne sais si l'on peut appeler lettre une simple enveloppe timbrée, ne renfermant aucun message. Le cachet de la poste, délavé par la pluie, rappelait néanmoins celui d'une riche banlieue de Londres. Immédiatement me revint à l'esprit cette femme dont je n'avais rien su précisément, sinon, et je m'attache encore à ce détail, la nationalité apparente. Je n'ignore pas qu'un accent se compose, s'étudie et s'affiche comme une panoplie de déguisement.

Le matin où je trouvai la lettre, je sus qu'elle émanait bien d'elle, que je pourrais, comme pour les précédentes et si j'en avais le moyen, soumettre à l'analyse les empreintes digitales, la salive sur la bande gommée de l'enveloppe. Mais tout cela, bien sûr, n'aurait servi à rien en l'absence de l'original supportant la confrontation.

Le timbre anglais donnait à voir un brin de myosotis et, en arrière-plan, stylisé,

l'une ces coûteux centres horticoles expérimentaux. La légende disait simplement : «Forget me not.»

Je compris qu'elle m'invitait à me souvenir d'elle parce qu'elle s'était, sans doute fortuitement, souvenue de moi.

Pour mener à bien le récit de ce que furent notre rencontre et les jours qui lui succédèrent, ma mémoire me proposa un support fidèle et souple, assez fort cependant pour ameublir sous la plume la gangue des faits ensevelis.

Avant de me quitter, elle avait, je suppose, volontairement oublié dans notre chambre d'hôtel les dix-huit premiers timbres de la série émise en France durant l'année 1963.

Quelques jours après notre séparation, je reçus le dix-neuvième, puis, un à un, tous les lundis au courrier du matin, les suivants que je rangeai précieusement dans un minuscule album relié de cuir noir.

Le mois dernier, lorsque cette lettre me vint de Londres, je ressortis l'album et le parcourus d'abord distraitement, sceptique quant à son pouvoir de réminiscence. Pour faire l'économie d'une méprise par excès de hâte, je me forçai, plus tard, à le regarder dans le moindre détail. Je dus me rendre à l'évidence. À mesure que mon examen ébauchait la charpente de l'histoire, mes souvenirs alors s'ordonnaient. Les timbres ont donc ce pouvoir, propre aux arcanes des tarots, de céder à la mémoire leur quota de

symboles. De fait le récit s'imposa, sans hésitation malheureuse, sans suite agaçante de points de suspension ou d'interrogation. Ma démarche, pour originale, n'en respectait pas moins les fondements de la science psychanalytique. Une couleur, un nom, un fragment mineur, un écho, me renvoyait à notre liaison, à ces mêmes nuances, ces mêmes visages, ces mêmes objets dérisoires auxquels j'avais, dans ce moment, pensé.

Il me sembla, parfois, que mes souvenirs s'affranchissaient, devenaient mobiles de rêve et prenaient leur essor, négligeant le tremplin de l'album. D'autres fois, ils souffraient de n'être pas formulés et restaient là, en forme de suggestion, dans les redans d'une forteresse ou le plomb d'un vitrail.

Je précise qu'afin de ne pas me laisser contaminer par un désespoir pressant et tentaculaire, j'ai préféré revivre au présent.

Je dois enfin avouer n'avoir pas relu ces pages, de peur d'y retrouver, crus et bruts, les faits lentement désagrégés. De peur de constater que l'impuissance manifeste de ma mémoire a rendu une pure invention.

Qu'importe, je tiens aujourd'hui, et quel qu'en soit le prix, pour véridique, ce récit de mon aventure.



Le timbre que j'ai écarté de l'album est bleu pour le fond, sombre, rêche, tiède et comme détrempe par le simulacre d'océan, qui l'entoure. Avec morgue, le bathyscaphe «Archimède» pointe l'étrave sur la main qui l'a couchée.

J'aborde l'eau. J'aimerais ramener à la surface, comme un scaphandrier ferait d'une outre précieuse, les souvenirs coulés dans la viscosité du passé.

Alors une femme verse de l'eau parfumée dans un bassin. Elle dénoue ses cheveux, corde épaisse qu'elle tord d'un geste infus d'étrangleuse. Les doigts s'essaient à la recherche de l'aiguière. L'eau, brouillée de nard, coule sur des torsades, douche la gorge, les clavicules qu'elle creuse.

Nulle raideur.

Elle pourrait vomir et personne ne lui presse le front.

Elle pourrait aussi tremper la lingerie de satin qui a touché ses lèvres.

Maintenant, elle se rafraîchit dans une baignoire en céramique. La mousse dispose de son nombril comme d'un étroit marais à lisière mouvante. Ses seins disputent avec des péninsules. Épave engloutie, respirant au fond, le ventre flatté au gant de coton rose.

Elle joute avec l'eau. Sillages hachés d'un seul coup d'ongle.

Je la perds.

Je la retrouve.

Ses sandales bouclées affleurent sur une plage de Deauville.



On voit, au casino de Deauville, autour des tables de jeu, de grands croupiers en habit, et qui s'ennuient comme les joueurs perdent.

Je mise sur le chiffre cinq avec une obsession quasi superstitieuse. Les plaques s'empilent puis se laissent ratisser sur l'allée de feutre.

Je porte un oeillet à la boutonnière. Elle, un réséda dans les cheveux.

À ce moment-là, on donne un feu d'artifice au-dessus de la mer. Des fusées soudain simulent la gueule d'un tigre du Bengale. Des salves sonores roulent sur elles-mêmes.

Au plus intense du bouquet final, elle prend mon bras. Les artificiers accablent sa voix alors elle me montre, index pointé sur la plage, l'empreinte de son corps couché.

Le restaurant où je l'emmène est presque complet. Un garçon, aimable, dresse malgré tout deux couverts sur un guéridon de fortune. Elle commande un oeuf mimosa,

moi, un verre d'alcool de rose. Assis sur le trottoir, vrai soixante-huitard et sosie de Bougainville, un guitariste improvise un tango sur des paroles de Jean Genet.

Au dessert, il passe des majorettes et des chars traînés par des tacots.

Je m'adonne à l'écoute de son accent anglais. Jersey, Guernesey ou Shetland. Pour moi, elle est îlienne, paysanne soignée chevauchant des poneys.

Nous marchons le long d'une digue, escaladons les rochers qui brimbalent vers le phare.

Le vent souffle le réséda de ses cheveux.

Accroupi je veux le ramasser mais, quand je crois le trouver, ce ne sont que papiers de chewing-gum colorés ou bruissants paquets de cigarettes.



Elle est la dixième épouse de l'émir du Koweït. Avec une parure de stylographes en platine, elle rédige ses Mémoires. Il y a, très loin, la mer qu'elle ne voit pas. Alors elle orne ses marges d'arabesques qui veulent dire des vagues.

De cinq à sept heures, elle lit les vers des poètes persans. Demain, elle se voilera.

Je pars à sa recherche dans les villes d'Orient. Au Caire, à Istanbul, à Beyrouth, je donne son signalement. «Une jeune Anglaise avec des cheveux clairs, des yeux souvent fermés.» Au pied des minarets, je joue du rebab à deux cordes. Je récite le Coran à des chiens infidèles.

Un jour, elle passe dans son carrosse princier. Les chevaux ont la queue tressée. Il me semble que leur crinière est parfumée.

Elle s'éloigne. Moi, assis en tailleur devant un stylet et une tablette de cire, je traduis les *Vies parallèles*.



Foule élégante dans le hall de l'hôtel où s'embrassent des fiancés de l'instant. Les grooms, jambes écartées, condamnent les issues, le temps pour la famille de décharger ses appareils photographiques sur des jonchées de roses. Une caméra, tenue à bot de bras, impressionne le tapis bleu cloué.

Appuyés contre la portière d'une Bentley, nous attendons.

Quand les fiancés descendent l'escalier sous leur traîne d'invités, elle me regarde, elle entonne le *God Save The Queen*. Sans doute pour conjurer sa peur.

Je crains également les chambres d'hôtel. Il n'y a pas, sur l'édredon, ma brûlure de cigarette, mon accroc réparé à grande-peine. La descente de lit n'est pas râpée au pourtour des franges. La salle de bains, enfin, n'a pas appris à son miroir la fidélité du reflet.

Sur le registre, j'écris mon nom avec l'envie simultanée de signer d'un pseudonyme.

Dans l'ascenseur, je fredonne *la Marseillaise*. Je lui en apprends le premier couplet, le long du couloir le refrain. Elle retient l'air très facilement mais elle bute sur les mots gloire et citoyen.

Elle dit que ce qui émet des ombres est toujours plus palpable que l'amour. Autour du lit, elle dispose les lampes.

Quand elle chante le premier couplet de *la Marseillaise*, le matelas en définit le rythme et l'intensité sonore. Au refrain, il y a déjà sur le drap un peu de sang. Un sang rose d'aquarelle.



Sa lèvre supérieure dont elle hait le duvet, les pores (chaque pore) et le sillon qui s'évase et fronce la chair presque déjà rouge au-dessus de la bouche, elle la tatoue à l'aide d'un crayon de khôl. Mouches ventruës et pattues, dépourvues d'ailes.

Un dandy lui fait la cour en culotte de soie. Son palais, décidément, ne supporte que les ortolans confits. Elle maquille son accent de quelques touches d'irlandais. Elle adopte un jeu de mains précieux, destiné uniquement à faire briller ses bagues.

Vêtu de mon seul costume foncé, je retrouve sa trace sur une rive de Seine où elle est conviée à un pique-nique galant. Les hommes ont enlevé leur gilet. Ils troussent les robes des femmes, les étalent sur eux comme des moustiquaires.

Je suis le commis que l'on a chargé d'apporter le gingembre, les bourses et les cornes réduites en poudre, du meilleur taureau. J'arrive, suant, à vélo. Une courtisane m'envoie des baisers du bout de ses doigts gras. Une autre me jette une aile de caille.

Elle souffle, à la figure de son dandy,
une fumée à bague dorée. Aussitôt, ils rient.



Il est minuit. Elle dort sous une masse de cheveux spiralés. Quelqu'un a laissé, dans le tiroir de la table de chevet, un vaporisateur. Un fond de liquide bleu a embué le verre.

Ce plaisir est ancien d'avoir affaire au parfum d'attirance. Rappelle le temps des philtres, l'accord troublant du chrome et du béryllium.

Mais ce ne sont pas ses doigts qui ont laissé des lignes poisseuses et concentriques au bord de l'étiquette. Plutôt la patte d'un chasseur.



Sa nudité la divertissait lorsqu'elle l'interrogeait dans le miroir. À présent, lassée, elle veut se départir de sa silhouette. Dans la main droite, elle tient un carnet couvert de toile grise où elle a dessiné, en trois dimensions, son idéal corporel.

Elle est la concubine d'un chirurgien esthétique. Un matin, ganté, masqué, botté, aseptisé, il l'opère.

Je hante les hôpitaux. Je réveille les anesthésistes, j'endors la méfiance des infirmières. Revêtu d'une blouse blanche volée, un stéthoscope de panoplie autour du cou, je franchis la barrière des blocs opératoires. Je déroule les bandes momifiant les visages pour surprendre deux Isadora Duncan, trois Katharine Hepburn, cinq Garbo et quinze autres divines. Puis je sais la reconnaître, pâle, couchée sur le dos. Pourtant son chirurgien l'a refondue à la convexité de sa paume, à la ventouse de sa bouche, même au diamètre de son sexe.

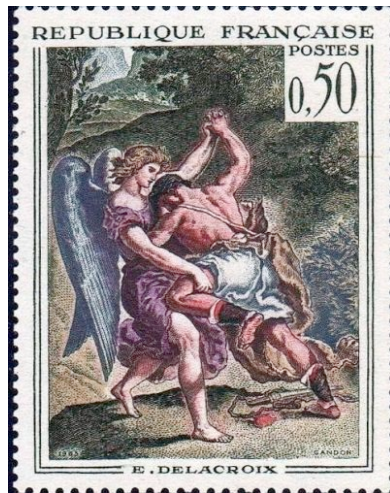


Sa jupe bleue plissée, son chemisier, ses collants, jetés en bouchon sur la commode, définissent des strates que la lumière clignotante d'une enseigne réveille rythmiquement. Pour offrir à ces ombres mouvantes un plus grand pouvoir de suggestion, je tourne la tête à droite et à gauche. Là, une gueule béante de loup, ici le rictus d'un gnome, ici encore, un spectre prognathe.

Enfant, je modelais ainsi mes peurs et appelais à l'aide presque joyeusement quand les manches d'un pull-over se nouaient comme les serpents du caducée. De cette étrange impression d'avoir les cheveux dressés sur la tête, je faisais un paroxysme. Des frissons qui me parcouraient, je retenais la brûlure avec volupté. Il y allait du bonheur de m'endormir.

La respiration régulière de l'enseigne lumineuse coule sur son visage une lueur orangée. L'ourlet de l'oreille signe une balafre de sommeil. Les cils forment une masse noire et courbe qui scelle les yeux à la cire.

J'essaie de dormir. Voyage longtemps
sous mes paupières la rondeur de son menton.



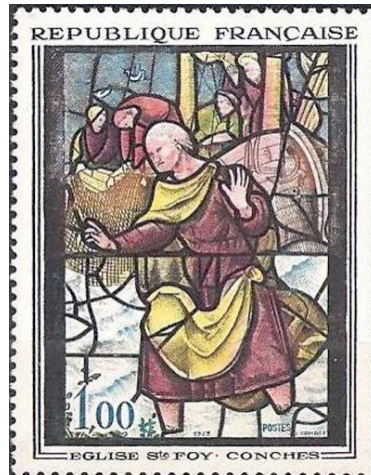
Elle meurt.

Des séraphins à six ailes se tiennent à son chevet et se tournent les pouces comme des médecins qui jugent la mort trop longue à venir. Je les capture à coups de filet et la chapelle ardente devient une volière. Mais ils me submergent, ils sont trop nombreux.

Dans une outre de cristal, ils claquemurent son dernier souffle. Ils l'emmènent, poussant à chaque battement d'ailes des han de bûcheron.

J'appuie une échelle contre le ciel. Je grimpe. Je croise des montgolfières, des cygnes. Plus haut, des lambeaux de nuages se prennent à la boucle de ma ceinture. Je déchire les cumulus, j'éventre les nimbus. À mi-chemin, je rattrape les anges fatigués, ailes repliées, écumantes, adossées à un météore. Je les soudoie et même, en prime, je leur abandonne mon âme.

Je redescends, elle liée à moi par un anneau de Saturne. Notre alliance d'au-delà la Terre. Mais à hauteur d'Everest, elle rompt nos fiançailles. Elle a élu un ange. Celui même qui a pris mon argent, il la mène au ciel.



Pour museler le vertige, nous posons les mains à plat sur la balustrade. Du troisième étage de l'hôtel, nous entendons Deauville résonner comme une cymbale taquinée par le soleil. L'aube s'écoute. Un rideau de fer levé par un bijoutier, un chien qui aboie derrière une fenêtre, des talons dans une rue piétonnière.

Elle porte une bague à l'annulaire. Non pas une alliance jaune comme une volve vénéneuse, mais un rubis monté sur vermeil. C'est l'usage, je crois, de faire graver à l'intérieur de l'anneau une date essentielle, millésime à message, matricule d'oiseau bague.

Je demande le bijou qu'elle peut ôter sans peine ni recours à la mousse de savon. Aucun signe sur l'anneau, nulle rayure, fêlure sur la pierre. Pas même l'empreinte de mes doigts.

Plus tard, elle veut m'enfermer, pour rire, sur la terrasse. Contre la baie vitrée, elle colle la paume puis le nez qu'elle tente d'aplatir jusqu'à la douleur, la bouche jusqu'à la brûlure du froid.

Sur ces lèvres décalquées, redessinées par la buée, je pose mes propres lèvres avec le sentiment de posséder, pour la première fois, une trace éloquente de son existence.

Persiste sur la vitre, comme une flétrissure, le cercle où nos bouches ont entamé la pureté du verre.



Elle habite une villa en Italie. Peut-être à Florence ou Venise. Un préposé des postes partage son lit.

À l'aéroport, je fouille des milliers de sacs de jute à la recherche de sa lettre. Bristols, cartes postales, faire-part me livrent les secrets de la graphologie.

Je détourne tous les messages d'amour. Obscènes ou obstinés, obséquieux ou obsolètes, tous je les dépouille. Je continuerai, par jeu. J'ébrécherai mon coupe-papier, j'écorcherai mon pouce. J'irai, lecteur pervers, jusqu'à la cécité.



Dans la corbeille d'osier, le pain coupé profile le corps annelé d'une chenille.

Je peux voir, dans le contre-jour, le duvet à la conque de son oreille. Elle me dit aimer la couleur des croissants, rousseur de petit déjeuner qui passe en refroidissant, que le palais réveille. Elle me raconte un grand-oncle, boulanger de village, qu'elle n'a jamais vu couché, la farine sur ses sourcils. Elle saisit sa tasse, de la main gauche, avec toute l'aisance qu'inspire un geste doux.

Je voudrais savoir encore l'enfance. À partir des aveux, estimer la nostalgie. Peut-être, mes propres souvenirs, les mêler aux siens. Mais le blé, le pain, s'ils sont riches, n'exaltent rien en moi. Mentir ou lui confier mon embarras. Mendier d'autres vérités pour esquisser un arbre généalogique. Simplement la connaître au travers des racines.

Je n'ose pas parler de l'oncle boulanger. J'ai dû l'imaginer, puis il s'est incarné dans le petit bonhomme en mie de pain qu'elle a posé sur la table, entre nous.



Un soldat allemand l'a enlevée, lui a juré de la respecter. À l'entrée du blockhaus, ils jouent aux dés, au tarot. Elle porte des menottes.

Je suis américain. J'ai la peau noire et un fusil d'assaut.

À présent, elle joue aux dames avec un autre Allemand. Elle a les cheveux vert-de-gris mais c'est le reflet des uniformes qui l'entourent.

Je lance la première grenade le plus loin possible au nord pour faire diversion. Puis je rampe. Je dégoupille d'autres grenades.

Je lui dis que c'est moi. Est-ce qu'elle me reconnaît ? Je la traîne, je l'emmène. Je m'entends chuchoter que la forêt est plus secrète, bien plus profonde qu'un blockhaus.

Elle joue avec la barrette de mon épaupe. J'ai dans la poche un message codé.

J'en fais un voilier puis un chapeau pointu
pour qu'elle pense à sourire.



Vers onze heures, elle s'étend sur le lit.

Je lui ai prêté un recueil de contes. Le ticket de métro première classe, gardien d'une page désormais perdue, a glissé sur le tapis.

Sa tête repose dans sa main droite. Ses doigts, serrés, condamnent le pavillon de son oreille. J'observe mon ombre, assise, qui couvre ses épaules, la revêt d'une li-seuse. Je n'ose pas bouger de peur de laisser échapper cet infime vêtement et interrompre la lecture.

Insatisfaite des sonorités rencontrées, elle traduit, simultanément, en anglais. Les mots que je saisis, je les savoure.

Elle est attentive aux illustrations : un château dont la herse est tombée, un mur, embarrassé de fil de fer barbelé, qui encercle une montagne et s'élève infiniment.

Puis elle m'adresse des baisers à travers les pages. Ce jeu naïf me bouleverse. Le livre cache entièrement son visage et je re-

vois les grilles et le mur infini, juste sous ses
cheveux.



Elle compose. Les croches ondulent, les rondes se chevauchent, germent, s'atomi-sent si bien qu'aucune mélodie ne se forme. Presque aucun tempo sinon une ligne brisée, grasse et luisante.

Je cours les rues de Vienne. Les fenê-tres ouvertes m'égarerent. Les maisons font entendre la voix des meubles traînés, des canaris, des radios menaçantes.

Au premier étage de leur hôtel particu-lier, son amante, violoniste, joue à contre-temps l'opus 61 de Beethoven.



Qu'elle oublie son portefeuille, juste à côté de moi, sur le lit. Qu'il glisse de son sac pendant qu'elle cherche un petit peigne en plastique rose.

Je n'avancerai pas vers lui une main sournoise. Plutôt je laisserai échapper son contenu et aiderai, généreux, à le ramasser.

D'abord la carte d'identité ouverte en tombant sur ses nom, prénoms, date de naissance, taille, peut-être même signe particulier, sur la photographie qui l'a surpris à quinze ans, quand elle portait encore les cheveux longs, à la veille des vacances.

Il y aura aussi une lettre d'amour jamais envoyée, une calculatrice extra-plate et, pêle-mêle, dans la pochette à fermeture éclair, un peu d'argent liquide, un billet de Monopoly plié en huit, un poème griffonné sur un rectangle de carton, un début d'herbier, la carte de visite d'un médecin acupuncteur, une toute petite clé inutile et cinq autres prétextes à une reconnaissance.

De ce prélude à l'intimité, bien sûr, elle va me priver, mais, comme pour compenser d'avance la défaite infligée, elle se laisse

embrasser, me traite, rieuse, de grand bar-
bare doux.



Elle est ministre de la Guerre. Une meute de louves, dressée spécialement pour sa protection, arpente les couloirs, hurle sous les fenêtres grillées.

Elle porte, en permanence, un gilet pare-balles que deux personnes seulement sont habilitées à lui retirer : un général de quatre-vingt-quatre ans, émasculé par un éclat d'obus le 6 mars 1915, qu'elle désigne pour son favori et un jeune chef d'état-major saint-syrien qui lui offre un manteau de zibeline tous les mois pairs.

Il y a douze ans, elle a jeté une pièce dans la fontaine de Trevi et formulé un vœu qui ne s'est pas accompli. Par représailles, elle fomente la totale destruction de Rome.

Une gigantesque maquette de la ville couvre tout le rez-de-chaussée du ministère. Les sept collines ont été, à grands frais, matérialisées par des mezzanines.

Chaque matin, montée à cru sur un alezan, elle entre, victorieuse, dans Rome.

Je vis dans une guérite. Le petit doigt sur la couture du pantalon, je garde la barrière rouge et blanc. La nuit, je recolle les toits effondrés, les briques fendues des maisons miniatures. Parfois, je suce, longue-

ment, comme une gourmandise, de petits morceaux de Colisée.



Le vide se trahit par cette aptitude inouïe à décupler les sens, à faire siffler, battre le sang aux tempes, les tourbillons d'air contre les parois de la gorge. Il ne pèse pas. Il pose, à chaque encoignure de la chambre, la question de l'absence, son audace.

Je soulève les rideaux, ouvre méthodiquement chaque porte de placard, fouille d'improbables cachettes.

Sur le bureau, dans les tiroirs, au-dessous de l'armoire, même dans la poubelle de la salle de bains, je cherche un argument.

De l'étage inférieur monte l'odeur du vin d'orange versé à ce séminaire de diplomates. Cette foule imaginée, tous ces possibles témoins de mon ridicule exacerbent ma honte.

L'orgueil blessé confine à l'impudeur et à la colère. En dernier recours, je viderai les oreilles, lacérerai le matelas pour mettre la main sur l'indispensable message de repentir.

Cette peine m'est épargnée. Sous le couvre-lit, appuyée contre le traversin, une enveloppe muette.



Veuve d'un fleuriste de renom, elle crée d'extraordinaires variétés de tulipes. La «Diva» émet, les jours de pluie, un sifflement semblable au contre-ut. La «Rosette» porte, à la base de la tige, de petites excroissances colorées qui imitent à la perfection les médailles militaires. Enfin l'«Augura» enivre les abeilles grâce à son nectar légèrement alcoolisé et donne à leur ronde valeur d'oracle.

Sur les pétales des tulipes blanches, elle peint les canaux, les péniches, surtout la digue. Elle rêve souvent de crues et de montagnes déferlantes emportant sa tête jusqu'à la mer.

Elle craint que la digue s'écroule. Régulièrement, elle en explore la surface à la recherche d'une fissure. Si une goutte d'eau venait à perler.



La force du pressentiment me jette sur la banquette d'un train. Je n'ai pas la patience de m'étonner des voyageurs, ces formes encombrantes, surchauffant le wagon, que je ne peux qualifier que par l'odeur de leur transpiration. Non plus de curiosité pour le paysage. Seulement l'irrespect du temps, une volonté d'urgence qui me fait espérer dans le défilement des reflets sur la vitre. N'existe que la lettre désirée.

L'enveloppe et ses dix-huit petits mots d'adieu, chacun comme éparpillé, incohérent, ravale ma main droite dans la poche intérieure de ma veste.

À six heures cinq, je retrouve l'obscurité poussiéreuse de mon appartement.

La loupe dans le dernier tiroir du bureau. Enfin pénétrer ce déconcertant langage d'amour. Arrêté soudain. Qui n'appelle aucun précédent dans une anthologie des lettres passionnées. Sans évocation. Il me semble, à présent, qu'elle n'a jamais parlé, que je devinais, qu'alors je savais deviner.

Médiocre détective, ma vue se brouille et m'éloigne encore. A-t-elle le goût de cacher ? Pour prudence ou par retenue, elle aurait dissimulé ses mots dans des vignettes de valeur. Elle leur aurait donné du poids.

Mon étourderie, mon incapacité à saisir l'indicible...

Les ponts ne sont pas coupés. Les aboiements des chiens annoncent la distribution du courrier.

Entre une facture de téléphone et un tract publicitaire pour des cours de danse, la lettre est là. L'adresse est dactylographiée. Le verso ne livre aucune coordonnée. L'enveloppe, étonnamment légère, examinée par transparence, tait la courbe régulière d'une écriture, la pliure du papier.

Elle est vierge de tout contenu. Ajouter à mon trésor le timbre même pas oblitéré. Il me reste à méditer sur le vide qu'aucune calligraphie n'est venue combler.

Par honnêteté à l'égard de mon dépit, je poursuis des investigations que je sais inutiles. Je décolle le timbre dans le lavabo. Puis j'invente des pièges : une inscription manuscrite dévorée par le dessin, un signe gravé dans la colle, un indice, aujourd'hui imperceptible, qui serait, demain, évident. Je passe même le timbre au-dessus d'une flamme pour déjouer l'invisibilité d'une éventuelle encre sympathique.



Elle a seize ans. Elle vient d'entrer en classe de première. Le professeur de mathématiques expose au tableau un problème de géométrie. Il utilise un rapporteur jaune et une lourde équerre. La craie se brise et se répand, au poignet de sa veste, une poussière de farine.

Son amie se nomme Florence. Par-dessus son épaule, elle copie l'énoncé du problème. Elle aime son écriture ronde. Elle pense qu'elle pourrait mesurer, avec le rapporteur jaune, le diamètre de son cou, la circonférence de ses tout petits seins très écartés sous la blouse. Elle a chaud. Ses joues rosissent. Ses paumes se couvrent de buée. Elle voudrait le dire à l'amie.

À la récréation, elles s'enferment dans les toilettes et fument la même Marlboro. Elles font exprès de mouiller le filtre et rient de s'embrasser par cigarette interposée.

Je suis le surveillant du dortoir des filles. Vers minuit, quand elle me croit assoupi, elle gagne, sur la pointe des pieds, le lit de l'amie. Là, elles jouent avec leurs cheveux étalés sur l'unique oreiller et s'endorment difficilement.



Rien, désormais, ne me fera revenir de ma détermination.

Ce matin, j'ai reçu la lettre. Je me suis penché, des heures, sur le timbre, sur le cachet de la poste. Qu'y avait-il de différent entre ce timbre-là et les autres ? Quelle lecture allait le rendre parlant ? J'ai démêlé les pistes brouillées pour aboutir au lieu de rencontre. La lettre avait été postée à Caen, hier après-midi. Le timbre, lui, semblait assurer un complément d'information. Rien ne m'interdisait plus de penser qu'elle me donnait ainsi rendez-vous entre l'église Saint-Pierre et le donjon du château. Ce 0,30, en bas, à droite du timbre, j'eus la certitude qu'il signifiait zéro heure trente. Ce que j'ai pensé, à ce moment-là, touchant au but, procédait de la gratitude.

Il est presque deux heures. Je suis assis sur le parvis, heureusement éclairé, de l'église Saint-Pierre. Pour tromper l'attente, je jette des cailloux en guise d'osselets. Leurs arêtes vives choquent douloureusement le dos de ma main.

Pas un instant je ne doute de ma trouvaille. Nulle désespérante conclusion. Un autre timbre viendra compléter les termes de l'alternative et je progresserai. J'irai, d'un pas nouveau, vers l'autre rendez-vous.



Parfums discrets, doux accompagnement musical, en sourdine, impudeur rimée de poète. Elle est dame de compagnie à la cour d'Amboise. Tout à l'heure, avec la complicité d'un valet, j'ai pu lui remettre un billet : «Ce soir, à la poterne. Passez par la courette. Je vous attends.»

Elle enfile une capeline et, très vite, tête baissée, elle rejoint la poterne. Je l'appelle mais elle ne répond pas. Elle me dépasse. Elle court, les genoux un peu en dedans.

J'entends venir les cavaliers de la Renaudie. Je jette mon bouquet dans un puits pour dégainer l'épée.

Elle, au milieu des soldats, cherche à retrouver un fiancé huguenot. On pend les fuyards aux créneaux. La capeline se penche sur les hommes tombés. Leurs blessures sont hideuses et laissent apparaître la pulpe du ventre.



Un bois de pins aux faîtes balancés, la limite imprécise, qui fourmille d'écume, entre le sable et l'eau : je marche, les pieds nus, entre ces deux lisières. Au loin, des cimes que je ne sais pas nommer, leur adret, des mouettes, et, au creux des dunes, des processions de scarabées.

Qu'elle sorte, nue, de la mer, qu'un feu d'artifice, semblable à celui de Deauville, jaillisse d'un rocher, rien ne m'étonnera. Je jouis de fouler le sable qu'elle a voulu, de me sentir épié, de marcher, à mi-cheville, dans cette même eau gravée sur le timbre.

Une femme, tête dans le vent, hâlée, promène un chien. Je n'allongerai pas mes foulées. Ne la hélerez pas. Elle disparaît dans le bois de pins. Les branches mortes craquent. Je préfère rebrousser chemin, dans l'incertitude.



Elle est conservatrice du Musée de la Haute-Auvergne depuis bientôt quarante ans. Chaque soir, après le départ des visiteurs, elle tire une chaise à côté de la magnifique armure du treizième siècle, au bout du couloir. Elle lui parle d'abord timidement, puis elle s'enhardit, va jusqu'à la gourmander, lui reproche, avec humeur, la rouille sur ses genouillères, le heaume grinçant.

Pour trouver un peu de réconfort dans ce compagnon métallique, elle adoucit l'acier en le frottant au papier émeri. Ensuite elle pose la tête sur la poitrine tiède.

Lorsque la solitude se fait encore plus cruellement sentir, elle se dévêt en minaudant et se glisse dans l'armure avec force coups de reins. Il lui est arrivé de rester là, plusieurs jours, à chatouiller l'âme d'un preux sept siècles auparavant occis.



Chaque lettre promet une aventure nouvelle, unique, irremplaçable. Après avoir, machinalement, décacheté l'enveloppe vide et orienté vers le timbre le cou d'échassier du lampadaire, je sais que toute l'expérience accumulée de l'attente, du courage patient, du désir contenu, ne m'aidera en rien, que j'aurai, comme les fois précédentes, affaire à cette enfantine perversité dont je ne soupçonne pas le mobile.

Je jure, encore une fois, de rester maître de moi, d'honorer, avec discipline, mon rôle de chevalier errant. Ne pas se laisser emporter par la passion, mais opposer, à une inexorable stratégie, la force d'inertie.

De tout cela, j'essaie de me persuader.

Réserver aujourd'hui une table pour deux, face à la tour de César, marque, à l'encontre de mes intentions héroïques, un sursaut d'amour-propre, également l'aveu d'une révolte, qui dirait en substance que je

l'ai devinée, que je me suis observé et sévèrement jugé.

De jeunes touristes en chapeau de paille et lunettes noires m'offrent la courbe de leur nez, leur grain de beauté ocre, au front. Tant de détails à confronter au fluctuant souvenir d'un visage.

Sans doute, elle compte parmi elles. Affublée d'un foulard, menant un aveugle ou poussant un landau, elle a dû passer devant moi, et, à son aise, me duper d'un sourire.



Naiade, elle veille sur une source et son corps est un continent que seul un centaure aborde. Il repose entre les racines d'un chêne. L'entrechoque de ses sabots, mus par le rêve, effraie les animaux les plus fragiles. Assise sur un rocher, les cheveux retenus par un scorpion d'or, elle pose pour moi.

Je voudrais tirer du marbre une statuette, une figurine, même de proportion très modeste. Mais il est impossible de saisir les contours de ses bras. Des papillons, des martins-pêcheurs l'encerclent, la dérobent. Et mes outils ne donnent qu'un ovale délabré, étriqué, prêt à disparaître. Fragilité, minceur extrême, il n'en reste bientôt plus qu'un fil.

Quand je le pose devant elle, artisan confus, elle menace d'assécher les rivières et les fleuves, de changer la mer en marécage, de saler tous les puits des hommes pour venger cet affront.



Ainsi, elle m'oblige à investir l'espace vacant de mes journées dans des voyages incessants. Apparemment anodins, ces trajets sur les routes de France ne sont-ils pas le nécessaire préambule au rendez-vous ?

Me reviennent en mémoire le chemin caillouteux qui mène au Paradis, l'allée de sable délicat qui conduit au jardin d'horreur.

Elle prend alors l'inconsistance angélique ou divine d'une hallucination où les timbres ont valeur d'hostie (petits morceaux de vie finement dentelés que l'on pose sur la langue). L'abbaye, sans doute, m'ouvre l'esprit à ces visions.

J'entre dans la chapelle. Déserte, elle fourmille cependant de bruits. Comme si les cierges faisaient entendre leur voix. Mieux, leur plainte de flammèche dérobée à l'enfer. Il semble que l'air, dans sa turbulence, heurte bruyamment le plâtre doré des sta-

tues. À quoi se mêle le choc des pas que j'étouffe de mon mieux.

Devant l'autel, une silhouette tout à l'heure invisible dans une robe de bure. J'ai pitié du dos voûté, de la souffrance des genoux contre la pierre. Menacé d'indifférence, à présent je compatis.

Je n'ai pas songé qu'elle était ce novice abîmé en prière. Ce jour-là, je fus proche du renoncement.



Une robe immaculée lui descend jusqu'aux pieds. Un châle bleu ciel dissimule ses cheveux. Elle est la Vierge de la procession.

Sur le passage du trône couvert de papier doré et soutenu par quatre garçons, les villageois s'inclinent, même tendent le front pour recevoir une bénédiction de comédie.

Elle répond joliment aux saluts et, parfois, reine de carnaval, porte les mains à ses lèvres pour de gracieux baisers.

Je ferme la marche. On m'a ordonné de tenir à bout de bras un lourd crucifix de bronze. Personne n'embrasse l'empreinte de mes pas. Seuls les enfants, attentifs à ma performance d'athlète, essorent sur mon front une éponge humide et poussent des cris d'encouragement.



Chaque jour, je m'interroge sur mon apparente passivité, la mettant souvent sur le compte des satisfactions que je tire de cette aventure. Je crois, à force d'honnêteté, avoir fini par percer quelques-uns de mes secrets.

La régularité avec laquelle je reçois ces singuliers billets doux s'inscrit comme une habitude, une énigme hebdomadaire fort peu éloignée du plaisir de ce lecteur qui, fidèle à une bibliothèque, en rapporte chaque semaine un ouvrage à découvrir.

L'impatience manifeste laisse, par moments, place à l'insouciance. Il serait cependant exagéré de dire que je nie la folie ou le courage de celle qui se cache derrière ce bonheur dispensé à petites doses.

La crainte de l'avenir est à la fois absorbée et dispersée par ma nouvelle occupation de détective voyageur. J'ai repris mes activités d'écrivain. Le soir, je dépouille minutieusement mes personnages des caractères qui, ordinairement, les prêtent au do-

maine du palpable. Je commets tout de même, par faiblesse, des textes laconiques qui servent d'exutoire à la déception des voyages.

Aujourd'hui, je suis en faction près d'un lac où se déroulent d'écumantes exhibitions. Les sportifs bronzés m'inclinent à la jalousie, me lassent vite de leurs exploits. Sur la pelouse mal entretenue, je m'étends.

Les bravos, les cris lointains de triomphe me réveillent vers cinq heures. Dans mon poing crispé de sommeil, elle a enfoui un timbre.



Je lui ai fait parvenir quatre billets, à quatre jours d'intervalle : quatre rendez-vous à quatre heures dans quatre parcs de quatre villes différentes.

Copenhague. Edimbourg. Paris. Turin.

Désorientée, elle court voyants, cartomanciens, chiromanciens, géomanciens. En peu de temps ruinée par leurs tarifs exorbitants, ne sachant plus auquel se fier tant leurs élucubrations s'avèrent contradictoires, elle sonde elle-même les dépôts de café soluble et les entrailles de poulet.

Un sucrier de Baccarat lui tient lieu de boule de cristal et, quoiqu'elle écarquille les yeux, l'avenir apparaît toujours comme l'empilement de quatre morceaux de sucre roux.

Assise à un guéridon, elle convoque les esprits mais leurs plaintes frappées, à qui n'est pas familier de l'alphabet morse d'outre-tombe, restent dénuées de sens. Alors elle fait tourner de petits couteaux à manche d'ivoire dont la lame se pointe, immuablement, sur sa poitrine.

En dernier recours, prétextant l'envie de changer d'air et une incroyable indécision, elle demande conseil à son exemplaire mari, expert en statistiques et grand théoricien des probabilités.

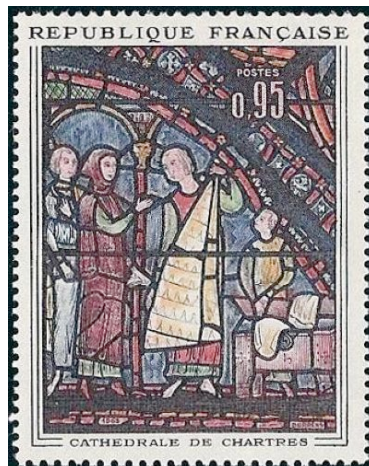


J'étrene un costume de marié avec chemise de satin blanc à jabot et souliers noirs vernis. De ce rendez-vous, je me rappellerai l'oeillet à la boutonnière comme au jour de notre rencontre et les bateaux mouches, larges barques d'eau douce.

Je suis sujet au vertige. D'ailleurs il ne m'importe pas de regarder de haut. Entre les griffes de la tour Eiffel, je suis dompteur, confiant dans le fauve qu'il connaît, heureux de sentir la masse de son abdomen, frémissant, chaud, odorant, au-dessus de sa tête.

J'ai fumé la moitié d'un havanitos quand le bouquet de résédas tombe à mes pieds. Un jeune homme le ramasse en s'excusant. Je ne puis jurer, sur son sourire, que l'espace infime qui débaptise les incisives et les renomme dents du bonheur est celui embrassé, l'été dernier, à Deauville.

Je me décide à suivre le jeune homme. Aucun de nous ne feint la hâte. Il n'y a ni gibier ni chasseur. Mettre mes pas dans les siens, chercher ce qui, dans sa carrure, est le fait d'épaulettes bourrées de coton, complera ma promenade. J'ai entendu dire qu'un regard insistant posé sur la nuque fait se retourner la victime d'une filature. L'expérience me semble inutile à tenter. Je devine sur son visage le bonheur de m'entraîner et une moue proche du fou rire.



Elle est la souris d'un trappeur qui lui offre des peaux d'ours ou de castor, parfois le plumage de grands coqs de bruyère.

Le trappeur chassait des semaines entières et elle, seule dans la cabane de rondins, armait au moindre bruit une antique carabine. Supplié de cesser les courses en forêt, tout au moins de les écourter, le trappeur finit par disposer ses pièges tout autour de la maison. Un après-midi, il dissimula, sous une épaisse couche de neige, chasse-trappes, collets, filets, gluaux. Au pied du séquoia mort, sur la rive du torrent, panneaux, traquenards et trébuchets. Enfin, devant la porte et sous les fenêtres de la cabane, il sema les fortes mâchoires de vingt pièges à loup.

Lorsqu'il lui fut impossible de rentrer chez lui sans risquer de se blesser cruellement, il déserta les bois et la laissa, claquemurée.



Le timbre n'annonce pas de ville, d'église ou de château. Nul repère, certitude reposante. L'habitude était prise, suffisamment ancrée pour que s'en débarrasser devint désagréable. Un temps, elle m'avait délivré de ces semblants d'enquête pour mieux m'égarer aujourd'hui. Je dois reprendre la loupe, le carnet où noter mes hypothèses fastidieuses, mes scénarios, les failles en à-pic de mes raisonnements. Je dois tenter de me rendre maître des détails et artifices qui masquent encore la solution.

Dans le volume sept d'une encyclopédie, je compulse la biographie de David d'Angers. Celle-ci me mène à Hugo, puis, de corrélats en indices, ouvre à ma recherche une telle multitude de pistes qu'il m'est impossible de les explorer toutes.

Mes albums de photographies sont rangés sur l'étagère jouxtant l'encyclopédie. Par hasard ou pour d'autres raisons, se des-

sine l'image nostalgique d'un carré de vigne en Languedoc. Je venais d'avoir six ans. Mon père m'avait grondé pour avoir mordu à pleine grappe dans un lourd chasselas. Il désignait une guêpe dissimulée entre les grains. Ma mère, au bord de la route, ignorait tout de la scène et prit une photographie de ce qu'elle croyait être un père offrant le raisin à l'enfant.

L'album est ouvert sous mes yeux. Au premier plan, le fossé, un olivier ; au centre, mon père et moi. Une silhouette inconnue, dans le lointain, m'attire l'oeil. Au bout de la vigne, presque tapie derrière un cep, une fillette blonde regarde dans notre direction.



Le dimanche, je chausse des sabots fourrés de velours et danse sur la place des villages. Je suis le fifre d'une troupe folklorique.

Accoudée à la fenêtre du bordel, elle prend des poses câlines et m'invite à la rejoindre. Elle essaie de prendre mes mains mais je joue du fifre. Elle voudrait atteindre ma bouche mais le fifre la défend. Elle hurle de rage et le son du fifre confère à sa voix une tessiture de sirène.



N'osant porter le regard plus loin que le seuil des studios, j'arpente des couloirs rectilignes ou curvilignes. Au dernier étage de la tour, une porte bâille sur une petite salle vide. J'entre. Je sais que le salut ne dépend plus de mon courage, de mon intelligence ou de ma force, mais du seul destin. Mes yeux se tiennent baissés, comme volontairement inattentifs à la révélation. Mes mains s'agrippent au tissu des poches. Le but, presque atteint, rouvre la trappe où sont enfermés le doute, la peur et tous les sentiments qui, par expérience, se passent de raison.

Le poste de télévision est installé sur un bureau, au milieu de la pièce.

C'est elle que je verrai sans travesti, elle également que j'entendrai sans possible doublage.

Il me reste une démarche à tenter que j'ignorerai parce que je la sens absolument inutile.

Sa bouche s'exprimerait loin du micro, ses yeux éviteraient la caméra. Sa honte,

déformée par la convexité de l'écran, remodelée par les couleurs artificielles, me monterait au front. Elle semblerait me dire que je l'ai poussée à la déraison que j'ai mendié et supplié ce qu'elle avait à taire. Et les pièces maîtresses du jeu, ces vignettes dérisoires, ces modestes béguins de philatélistes, dont je sais à présent qu'elles nous ont menés à notre perte, elle les étalerait sur une table.

Je n'allume pas le poste, referme derrière moi la porte de la petite salle. À même la moquette du couloir, défiguré par l'empreinte boueuse de sa semelle, je trouve, là, le timbre ultime.

EPILOGUE



TABLE

Bathyscaphe «Archimède». Taille-douce. Dentelé 13.

Floralies nantaises. Taille-douce. Dentelé 13.

CELEBRITES. SURTAXE AU PROFIT DE LA CROIX-ROUGE. TAILLE-DOUCE. DENTELE 13

Jacques Amyot (écrivain, 450e anniversaire de sa naissance)

Étienne Méhul (compositeur, bicentenaire de sa naissance)

Pierre de Marivaux (écrivain, bicentenaire de sa mort)

Nicolas Vauquelin (chimiste, bicentenaire de sa naissance)

Jacques Daviel (chirurgien, bicentenaire de sa mort)

Alfred de Vigny (poète, centenaire de sa mort)

OEUVRES D'ART. TAILLE-DOUCE. DENTELES 12 ½ X 13.

Lutte de Jacob avec l'Ange, de Delacroix.

Vitrail de l'église Sainte-Foy, à Conches.

JOURNEE DU TIMBRE. SURTAXE AU PROFIT DE LA CROIX-ROUGE. TAILLE-DOUCE. DENTELES 13.

Char de poste gallo-romain.

Campagne mondiale contre la faim.

HAUTS-LIEUX DE LA RESISTANCE. TAILLE-DOUCE. DENTELES 13.

À la mémoire des Résistants des Glières (Haute-Savoie)

À la mémoire des déportés. Monument de Paris.

GRANDS HOMMES DE LA COMMUNAUTE ECONOMIQUE
EUROPEENNE. TAILLE-DOUCE. DENTELES 13.

Ludwig van Beethoven, musicien allemand (1770-
1827)

Emile Verhaeren, poète belge (1855-1916)

F. Mazzini, homme d'Etat italien.

Emile Mayrisch, diplomate luxembourgeois.

Hugo de Groot, homme d'Etat néerlandais.

CENTENAIRE DE LA PREMIERE CONFERENCE POSTALE
INTERNATIONALE. A PARIS. TAILLE-DOUCE. DENTELE
13.

Hôtel des Postes, en 1863.

QUATRIEME CENTENAIRE DU LYCEE LOUIS-LE-GRAND.
A PARIS. TAILLE-DOUCE. DENTELE 13.

Lycée Louis-le-Grand

CONGRES DE LA FEDERATION DES SOCIETES PHILATE-
LIQUES FRANÇAISES. A CAEN. TAILLE-DOUCE. DEN-
TELE 13.

Eglise Saint-Pierre et donjon du château.

SERIE TOURISTIQUE. TAILLE-DOUCE. DENTELES 13.

Château d'Amboise

Côte d'Azur varoise

Saint-Flour

Tour de César, à Provins

Vittel

Abbaye de Moissac

Chapelle de Notre-Dame du Haut, à Ronchamp

Championnats du monde du ski nautique, à Vichy.

Europa.

OEUVRE D'ART. TAILLE-DOUCE. DENTELES 12 ½ X 13.

Les mariés de la tour Eiffel, de Chagall

Les marchands de fourrure, vitrail de la cathédrale
de Chartres

CENTENAIRE DE LA CROIX-ROUGE INTERNATIONALE.
SURTAXE AU PROFIT DE LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE.
CROIX EN ROUGE. TAILLE-DOUCE. DENTELES 13.

L'enfant à la grappe, par David d'Angers (1788-1856)

Le Fifre, par Manet (1832-1883)

Maison de la Radiodiffusion-Télévision, à Paris.

EXPOSITION PHILATELIQUE INTERNATIONALE «PHILATEC 1964». A PARIS (PRELUDE). TAILLE-DOUCE. DENTELE 13.

Le Grand Palais, Cheval de Marly, aux Champs-Élysées.